

Un dossier du Centre national de l'audiovisuel
www.cna.lu



1 – Synopsis.....	p.2
2 – La 2e guerre mondiale au Luxembourg.....	p.4
3 – Les témoins interviewés dans le film.....	p.12
4 – Interview avec le réalisateur Claude Lahr.....	p.21
5 – Fiche technique.....	p.26
6 – Générique.....	p.34

1- Synopsis

L'invasion du Grand-Duché de Luxembourg par l'armée allemande en 1940 signifie pour le peuple luxembourgeois le début d'un long calvaire. Pendant plus de 4 ans, le pays se retrouve occupé par les nazis qui veulent détruire l'indépendance luxembourgeoise et intégrer le Grand-Duché au Reich allemand.



Les Luxembourgeois doivent être 'germanisés' par la force. Tout un peuple se trouve exposé à une oppression sans merci. Ceux qui se défendent au nom de leur liberté risquent leur vie et celle de leurs proches. Pourtant, l'opposition des Luxembourgeois se raffermi tout au long de l'occupation, obligeant les Allemands à recourir à toujours plus de radicalité.

*Avenue de la Porte Neuve (+/- 1941); photo: Tony Krier
© Photothèque de la Ville de Luxembourg*

L'histoire du Grand-Duché sous l'occupation nazie laisse jusqu'à nos jours des traces de blessures profondes au sein de la société luxembourgeoise. Les Luxembourgeois n'étaient pas tous contre les nazis. Certains ont collaboré avec l'occupant et trahi des compatriotes.

De l'autre côté, une poignée d'hommes et de femmes a fait un choix qui force le respect et qui ne va pas de soi: celui de se livrer à des actes de résistance afin de stimuler l'esprit d'opposition du peuple luxembourgeois.



Place d'Armes (1942)
photo: Batty Fischer



Avenue de la Liberté (31 mai 1941)
photo: Tony Krier

© Photothèque de la Ville de Luxembourg © Photothèque de la Ville de Luxembourg

La plupart des Luxembourgeois ont finalement refusé l'annexion par l'Allemagne nazie. La tentative d'intégration du Luxembourg au 3e Reich provoque ainsi un effet

contraire. Plus qu'aucune autre période, l'occupation allemande du Luxembourg a été déterminante pour que les Luxembourgeois prennent conscience de leur identité nationale propre.

A travers de nombreux témoignages et documents d'archives, *Heim ins Reich* nous fait revivre ces années noires lors desquelles les croix gammées décoraient les rues du Grand-Duché. Les témoins sont des Luxembourgeois impliqués personnellement et de manière directe dans les événements qu'ils racontent.



Grosskundgebung au Limpertsberg
photo: inconnu © Photothèque de la Ville de Luxembourg

2- La 2e guerre mondiale au Luxembourg quelques points de repère

Chronologie

*d'après Gilbert Trausch, L'Histoire du Luxembourg : Le destin d'un 'petit pays'.
Editions Privat : Toulouse, 2003*

1939	Le Luxembourg, rassemblé autour de la Grande-Duchesse, célèbre avec ferveur le centenaire de son Indépendance.
10 mai 1940	L'Allemagne viole la neutralité luxembourgeoise et envahit le pays. La Grande-Duchesse et le gouvernement partent en exil (Grande-Bretagne, Canada et Etats-Unis).
début août 1940	Un Gauleiter est mis en place comme chef de l'administration civile avec le but de germaniser le plus rapidement possible le Luxembourg.
Août-octobre 1940	L'usage du français est interdit. Les organes de l'Etat sont dissous. Les partis politiques et les syndicats sont interdits.
10 octobre 1941	Les Luxembourgeois transforment un recensement racial organisé par les nazis en un référendum en faveur de leur langue maternelle et de leur nationalité, bref de leur indépendance.
30 août 1942	Le Gauleiter introduit le service militaire obligatoire pour les jeunes Luxembourgeois des classes d'âge 1920 à 1927.
30 août-2 sept 1942	Les Luxembourgeois répondent par une grève générale qui est réprimée dans le sang. 20 patriotes sont fusillés à Hinzert, un autre est décapité à Cologne.
10 sept 1944	Libération du Luxembourg par les Américains.
25 février 1944	Exécution de 23 chefs de la Résistance luxembourgeoise à Hinzert.
19 décembre- janvier 1944	Retour offensif des Allemands (bataille des Ardennes). Le nord et l'est du pays sont ravagés.
14 avril 1945	Retour de la Grande-Duchesse.

Les principaux thèmes du film



*Tournage devant la Villa Pauly
photo: Romain Girtgen © CNA*

L'invasion : le 10 mai 1940 et le départ de la Grande-Duchesse et du gouvernement

Le 10 mai 1940, le vendredi avant la Pentecôte, à 4.35 hrs du matin, l'armée allemande franchit la frontière à l'est du pays. Peu après, les troupes allemandes font leur entrée dans la capitale.

Pendant la nuit, le gouvernement reçoit l'information que l'invasion est imminente et prépare immédiatement le départ de la Grande-Duchesse vers Lamadelaine. Les cinq ministres qui forment alors le gouvernement devaient fuir avec elle. Seuls quatre y réussissent. Quand la France capitule le 22 juin, la Grande-Duchesse et les ministres se rendent au Portugal en traversant l'Espagne. A partir du Portugal, la Grande-Duchesse passera en Grande-Bretagne, aux Etats-Unis et puis au Canada. En se rendant à Londres, la Grande-Duchesse marque son choix du camp allié. La famille grand-ducale ainsi que deux ministres vont rester au Canada, alors que les deux autres résident à Londres avec la Grande-Duchesse (à partir de 1942) pour être près des autres gouvernements en exil. Le 5 septembre 1940, la Grande-Duchesse lance son premier message aux Luxembourgeois par les voies de la BBC.

Le Gauleiter Simon



Rue de l'Eau (1941?)
photo: Josef Schmithüsen
© Service des Sites et Monuments
nationaux

Le 24 juillet 1940, le "Oberkommando der Wehrmacht" nomme Gustav Simon, Gauleiter du Gau Coblenz-Trèves, instituteur de formation, "Chef der Zivilverwaltung in Luxemburg".

Le 2 août, Hitler confirme sa nomination par un "Führererlass" qui implique la subordination directe de Simon au Führer. Gustav Simon fait son entrée solennelle le 6 août à la Place d'Armes accompagné de 600 policiers. Il y prononce son premier discours dans lequel il énonce ses objectifs pour le Luxembourg. En premier lieu, Gustav Simon va essayer de

transformer le Luxembourg, qu'il trouve trop influencé par la langue et la culture françaises, en un pays germanique.

Premières mesures restrictives des Allemands et premières arrestations, Gëlle Fra

6 août 1940	Par une "Verordnung über den Gebrauch der deutschen Sprache im Lande Luxemburg" l'allemand devient la seule langue officielle. Le décret ne règle pas seulement l'emploi de la langue au plan administratif et officiel mais également dans la vie quotidienne. Il est ainsi interdit d'utiliser des expressions comme "bonjour" ou "merci", il faut saluer avec "Heil Hitler" et dire "danke" pour remercier.
31 janvier 1941	Les noms de famille doivent également être germanisés ("eingedeutscht"). Les noms des rues, les noms et prénoms de consonance française sont remplacés par des noms germaniques. Les inscriptions sur les frontons des magasins et sur les papiers commerciaux sont traduits en allemand.
18 février 1941	Il est interdit de porter le béret basque.

Le 20 octobre 1940, les nazis démolissent le monument de la Gëlle Fra. Ce monument, érigé en souvenir des Luxembourgeois volontaires dans l'armée française pendant la 1ère guerre mondiale, constitue en effet une offense aux yeux des Allemands. Au moment des préparations de démolition qui prennent plusieurs jours, des élèves de l'Athénée qui se trouve juste vis-à-vis (dans le bâtiment de l'actuelle Bibliothèque nationale), sortent de l'école et sont parmi les premiers à protester contre cette action. Certains parmi les jeunes se mettent à crier des slogans anti-allemands. La Gestapo finit par intervenir et arrête un certain nombre de jeunes qu'ils sortent de la foule au hasard. Ils seront relâchés après avoir été questionnés et tabassés par les nazis.



Une rue change de nom; un soldat allemand filme la scène, DR

La politique de germanisation du Luxembourg, le recensement raté d'octobre 1941

La politique de germanisation du Gauleiter ne s'arrête pas au changement des noms des personnes et des rues et à la destruction de la Gëlle Fra.

Le 10 octobre 1941, le chef de la "Zivilverwaltung" décide d'entreprendre une "Personenbestandsaufnahme", un recensement racial qui contient, entre autres, trois questions insidieuses sur la langue maternelle ("Muttersprache"), l'appartenance ethnique ("Volkstumszugehörigkeit") et la nationalité ("Staatsangehörigkeit"). Les Allemands font passer le message que les Luxembourgeois doivent y répondre à chaque fois par "alleman". La résistance lance des appels à la population pour l'inciter à répondre "lëtzebuergesch" aux trois questions. Soupçonneux, les Allemands prélèvent des échantillons au hasard la veille du dépouillement. Constatant qu'une écrasante majorité des Luxembourgeois a en effet répondu par "lëtzebuergesch" aux trois questions incriminées, ils annulent le recensement.



Défilé allemand rue du Fossé 1941
photo: Marcel Duffau

© Photothèque de la Ville de Luxembourg

La collaboration : VDB, Ortsgruppenleiter, les volontaires de la Wehrmacht, collaboration économique



Le Gauleiter Simon sous le tableau de Hitler (tournage du film)
photo: Romain Girtgen © CNA

Avant même l'arrivée de Gustav Simon, des mouvements pro-allemands se font entendre. Le 13 juillet 1940, la Volksdeutsche Bewegung (VDB) se forme avec, à sa tête, Damian Kratzenberg, professeur d'allemand à l'Athénée de Luxembourg. Le VDB rassemble des Luxembourgeois et des Allemands habitant au Luxembourg, tous convaincus des bienfaits du national-socialisme. Le VDB propage l'idée que les Luxembourgeois ont la même histoire que le peuple allemand et font par exemple, à l'aide d'affiches, allusion au "Klëppelkrich", rappelant que les Luxembourgeois se sont déjà battus contre les Français et pour une cause prétendument pro-germanique. C'est aussi le VDB qui crée le slogan "Heim ins Reich" qui reflète bien leur programme. Jusqu'à l'arrivée du Gauleiter, le VDB ne connaît qu'un succès limité. Organisé comme le parti national-socialiste, il aura son siège au coin de la Grand-rue et de la rue du Fossé, au Roude Pëtz.

Dès 1941, les autorités allemandes commencent à faire appel aux volontaires luxembourgeois pour entrer dans la Wehrmacht. Il n'existe toutefois pas de source précisant le nombre concret de volontaires partant dans la Wehrmacht avant l'introduction du service militaire obligatoire.

Après l'arrivée de Gustav Simon, le nombre de membres du VDB augmente rapidement. Cela tient en partie au fait que les fonctionnaires p. ex. craignent de perdre leur travail s'ils ne s'inscrivent pas au VDB. Une majorité de gens entre donc au VDB par peur et non par conviction.

La collaboration économique est également encore mal étudiée. En tout cas, les industries, et notamment la sidérurgie, continuent de fonctionner et de produire pendant la guerre pour le compte de l'Allemagne, surtout pour son industrie de guerre.

Le sort des juifs au Luxembourg

Au début de la guerre, les quelque 4000 juifs vivant alors au Luxembourg forment une population constituée d'une part de Luxembourgeois installés au pays depuis des générations et d'autre part des réfugiés allemands qui ont fui leur pays après 1933. Près de 2000 d'entre eux quittent le Grand-Duché en mai 1940, quelque 600 autres sont expulsés en août 1940 ou octobre 1941.

5 septembre 1940	La VDB (et non le Gauleiter) décide de faire apposer sur les magasins juifs l'inscription "Jude".
Septembre 1940	Les élèves juifs sont exclus des écoles luxembourgeoises.
Avril-mai 1941	Les Allemands ferment et détruisent les synagogues à Luxembourg et à Esch-sur-Alzette.
14 octobre 1941	Les juifs doivent dorénavant porter l'étoile jaune.
A partir du 16 octobre 1941	Tous les juifs du pays (700), y compris les juifs immigrés, qui n'ont pas réussi à quitter le pays, sont concentrés dans un ancien couvent à Cinqfontaines dans le nord du pays. A partir de là, ils sont déportés vers les camps de concentration en Allemagne et Pologne. Seuls 43 d'entre eux survivront.



Tournage du film Heim ins Reich
photo: Romain Girtgen © CNA

Résistance : groupements, motivations activités, hétérogénéité des mouvements

A partir de l'hiver 1940-1941, plusieurs mouvements de résistance naissent. Les groupements issus de milieux différents ne défendent pas nécessairement le même programme politique, mais ont le but commun de chasser les Allemands et de libérer le Luxembourg. Ainsi on trouve des groupes issus d'un parti politique comme les communistes, d'autres d'un groupe social comme des scouts ou les jeunes ouvriers et étudiants. Comme il n'y a pas de service militaire au Luxembourg, les armes à feu sont rares et la résistance luxembourgeoise n'est point armée. On peut parler plutôt d'une résistance clandestine qui travaille essentiellement avec des tracts. A partir de 1942, quand la question des réfractaires (les jeunes gens qui refusent de rejoindre la Wehrmacht) devient un sujet important dans le pays, les résistants jouent un rôle important dans l'organisation et l'approvisionnement des cachettes ainsi que dans les réseaux de fuite vers l'étranger.

C'est seulement au printemps 1944 que les différents groupements de résistants se rassemblent dans l'Union.

Après la Libération, la résistance tentera de jouer un rôle important dans la restauration du gouvernement et dans les procès d'épuration.

La grève générale après l'instauration de la Wehrmacht, répression et peines de mort

Le 30 août 1942, Gustav Simon proclame l'introduction du service militaire obligatoire. Ayant eu vent de cette ordonnance, les résistants décident d'appeler à une grève générale. Dans ce but, des tracts sont imprimés pour informer la population que le 31 août 1942, personne ne doit travailler ou aller à l'école. Le mouvement de grève commence le matin à Wiltz et s'étend vers l'ensemble du pays. Les Allemands répondent par une répression sanglante pendant laquelle les responsables supposés sont arrêtés et condamnés à mort par un tribunal d'exception (« Standgericht ») 20 personnes seront fusillées en septembre 1942 au camp de Hinzert.

Les réfractaires dans les cachettes

Quand le service militaire dans la Wehrmacht devient obligatoire, bon nombre de jeunes gens fuient le pays pour passer dans le camp des alliés ou dans la résistance et le maquis français ou belge. D'autres partent bien pour la formation militaire mais n'y retournent pas après le congé qu'ils reçoivent avant d'être envoyés au front. Ceux qui ne peuvent ou ne veulent fuir à l'étranger, se cachent dans le pays avec l'aide de la résistance et de particuliers. Un grand nombre de cachettes sont installées dans les forêts, des mines, des fermes et des églises ; le plus clandestinement possible. 2/3 des réfractaires sont ainsi cachés au pays même. Les risques encourus par les réfractaires et les particuliers qui les cachent sont immenses, pouvant aller jusqu'à impliquer la mort et, pour la famille des réfractaires, régulièrement la déportation (Emsiedlung). Au total, plus de 3500 jeunes hommes échapperont au service dans la Wehrmacht sur les 10200 appelés.



Tournage dans une mine
photo: Romain Girtgen © CNA

Les enrôlés au front russe, les déserteurs, le sort des prisonniers de guerre en Russie

Ceux qui ne peuvent échapper à l'enrôlement de force connaissent l'enfer au front russe. Bon nombre de Luxembourgeois désertent sur le front même et rejoignent le côté adverse. Ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas le faire sont faits prisonniers avec les Allemands après la victoire des troupes soviétiques et traités de la même façon que ces derniers. Ensuite, 1004 Luxembourgeois sont envoyés au camp de Tambow dont seuls 838 reviendront chez eux en 1945.

L'attitude de l'Eglise

L'Eglise catholique au Luxembourg reste relativement silencieuse pendant la guerre. Elle ne s'exprime pas officiellement sur le sort des juifs ni sur le régime nazi. D'un côté, l'évêque souffre d'une maladie qui le cloue au lit et ne se trouve donc pas en état de faire de l'opposition active et d'autre part, l'Eglise voit sa propre existence mise en danger par la politique anti-religieuse nazie. Ainsi les manifestations religieuses publiques sont interdites comme p.ex. les processions de l'Octave et la procession dansante.

La Libération du Luxembourg

Dès mai 1944, l'aviation alliée attaque des objectifs militaires (gares de Luxembourg et Bettembourg) au Luxembourg. Le 9 septembre, les Américains libèrent le pays en entrant sur le territoire luxembourgeois à Pétange. Le lendemain, la capitale est libérée. Parmi les troupes américaines la population en liesse découvre le Prince Felix et le Prince Jean ; ce dernier s'est engagé dans les Irish Guards en octobre 1942.

Le gouvernement rentre de l'exil le 23 septembre et tente de reprendre en main le pays. La Grande-Duchesse ne reviendra que le 14 avril 1945. L'hiver 1944/45 a été marqué par la Bataille des Ardennes lors de laquelle l'Oesling sera ravagé.

L'épuration : l'arrestation des collaborateurs, les procès, la mort du Gauleiter

Après la fuite des Allemands, la Milice de l'Union commence à arrêter les collaborateurs et les Allemands restés au pays, en attendant que leur soit fait le procès. L'épuration sera une épreuve longue et difficile. Lors des « procès politiques », un certain nombre de collaborateurs sont condamnés à des peines de prison, mais il y a aussi 12 condamnations à mort dont 8 peines seront exécutées. Dès 1953 une amnistie va permettre à de nombreux collaborateurs de se ranger dans la société.

Le Gauleiter est recherché pour crimes de guerre. Un officier anglais le retrouve à Paderborn où il vit sous un faux nom. Simon sera alors emprisonné. Une délégation luxembourgeoise doit le ramener au Luxembourg mais il est trouvé pendu dans sa cellule. La version officielle veut qu'il se soit suicidé. Des rumeurs parlent d'un assassinat. En tout cas, Gustav Simon n'est jamais arrivé vivant à la prison de Luxembourg.

3- Les témoins interviewés dans le film

M. Josy FELLENS (1922)



Membre du groupe de Résistance L.P.L. (« Lëtzebuenger Patriote-Liga »), il finit par être recherché par la Gestapo tout en continuant ses activités clandestines. Muni de faux papiers, il effectue des aller-retours en train entre Bruxelles et Luxembourg pour amener à la résistance luxembourgeoise des tracts et journaux imprimés clandestinement à Bruxelles, mais fait également passer la frontière à des persécutés politiques et raciaux. En août 1942, c'est lui qui ramène au Luxembourg les tracts appelant à la grève générale en guise de protestation contre l'enrôlement de force des jeunes Luxembourgeois dans l'armée allemande. Après avoir échappé de justesse à son arrestation, il passe les 2 dernières années de l'occupation dans plusieurs cachettes qu'il change régulièrement.

M. Victor FISCHBACH (1923)



Au moment de l'invasion, il est sur le point de terminer ses études secondaires. Il nous parle des changements survenus au lycée (manuels et professeurs allemands, pressions sur les enseignants luxembourgeois). Fin 1942, il doit faire son RAD (service obligatoire de travail) sur l'île de Peenemünde, là-même où les nazis développent leurs armes secrètes, les fusées V1 et V2. Fischbach ramène des informations sur ces tests à la Résistance luxembourgeoise (plus tard, les installations de Peenemünde seront bombardées et endommagées par les Alliés). Il est ensuite enrôlé de force dans l'armée allemande. Lorsqu'après son instruction, il revient en congé au Luxembourg, il s'avère que ses parents ont organisé une cachette pour lui et un ami: l'église du Pfaffenthal. Avec la complicité du curé et du sacristain, ils y resteront cachés jusqu'à la Libération 13 mois plus tard.

Mme. Yvonne FRISCH-URBANY (1923)



Son père est Dominique Urbany, un membre dirigeant du parti communiste luxembourgeois. Ses parents se réfugient d'ailleurs à Bruxelles peu après l'invasion et y collaborent avec la Résistance belge. Yvonne est engagée dans la résistance communiste au Luxembourg. Elle est arrêtée à plusieurs reprises, mais toujours relâchée faute de preuves. En août 1942, suite à une razzia dirigée contre le parti communiste clandestin elle se retrouve en prison pendant plusieurs semaines. Libérée encore une fois, elle continuera pourtant ses activités au service de la résistance jusqu'à la Libération.

M. Roger GASPART (1924-2003)



Il travaille à la Poste centrale de Luxembourg-Ville et participe à la grève de septembre 1942. Il échappe de justesse à la condamnation à mort en raison de son jeune âge, mais passe ensuite un certain temps dans diverses prisons et camps de ré-éducation (Stahleck) avant d'être enrôlé de force. Il vit l'enfer du front de l'Est jusqu'à ce qu'il soit évacué en Allemagne suite à une blessure au combat. Par après, il tentera tout pour ne plus retourner au front. Il vit la Libération dans un hôpital en Bavière.

M. Erny GILLEN (1921-2004)



Il est élève au Lycée d'Echternach où il devient l'ami de Raymond Petit, le fondateur du groupe de résistance L.P.L.. Engagé activement dans la Résistance, il se rappelle le recensement d'octobre 1941 et l'activité effervescente de la résistance dans les jours qui précèdent la date clé (fabrication et distribution de tracts). Il finit par être arrêté et emprisonné, d'abord au Grund, ensuite au camp SS de Hinzert où il subit les interrogatoires de la Gestapo. Il est transféré aux camps de concentration de Natzweiler puis de Dachau mais réussit à s'échapper lorsque, à l'approche des Américains, le camp est évacué par les Allemands.

M. Emile HEMMEN (1923)



Suite à son enrôlement de force dans l'armée allemande, il décide de commun accord avec ses parents de risquer la désertion. Grâce à un contact qu'il possède dans la Résistance, il peut se réfugier dans une ferme à Hellange. C'est ici, dans une grange, que la famille Linster a aménagé une 'chambrette' en bois à l'intérieur même d'un grand tas de foin. Le nombre des déserteurs cachés augmente progressivement, rendant bientôt nécessaire la construction d'une deuxième 'chambre' à côté de la première. Les cachettes, qui finiront par accueillir 11 fugitifs, résisteront même à une perquisition menée par l'armée allemande.

M. Jos HITTESDORF (1920)



Membre du groupe de résistance L.R.L. ("Lëtzebuenger Roude Léiw"), il se porte volontaire pour commettre un acte de sabotage contre la ligne de chemin de fer qui mène du Luxembourg en Allemagne: en pleine nuit, il dévisse un rail à l'aide d'une clé anglaise et fait dérailler un train de marchandises. Lorsque les Allemands offrent une récompense de 100.000 Reichsmark pour tout renseignement pouvant mener à son arrestation, il s'échappe en France et passe la ligne de démarcation caché dans un fût à essence. En été 1942, il rejoint les combattants clandestins du Maquis de la Chartreuse et participe aux combats autour de Grenoble en août 44.

M. Bernard JACOB (1925)



Il participe à la grève de 1942 en tant que lycéen. Il est ensuite parmi les derniers à être enrôlés de force, en juillet 1944, après le débarquement des Alliés en Normandie, mais ne réussit pas à s'organiser une cachette. Il part donc en Allemagne pour faire son RAD qui équivaut à l'époque à une instruction militaire. Celle-ci se termine en octobre, mais comme le Luxembourg a été libéré entre-temps, les Allemands refusent aux Luxembourgeois le traditionnel congé avant le départ pour le front ! Jacob est enrôlé dans l'armée allemande et envoyé vers l'Est. Il vit le

siège et la capitulation de la ville de Königsberg et est fait prisonnier de guerre par les Russes victorieux. Il sera envoyé dans deux camps de prisonniers de guerre avant de revenir au Luxembourg en octobre 1945.

M. Michel JANS (1917)



Membre du groupe de résistance L.P.L., il se 'spécialise' dans l'accueil des déserteurs après l'introduction de l'enrôlement de force fin 1942. Habitant une ferme dans l'Oesling, il finit par aménager une douzaine de cachettes souvent souterraines, creusées dans les sols de granges et d'étables, chez lui et dans les villages voisins. Il cache également des cochons non déclarés aux contrôleurs nazis. Jusqu'à la Libération, il abattra clandestinement une cinquantaine de cochons afin d'assurer le ravitaillement des déserteurs cachés, les 'siens' et beaucoup autres. Suite à la désertion de ses propres frères cadets, il doit se cacher pendant les derniers mois de l'occupation pour échapper au déplacement forcé vers l'Allemagne orientale ("Emsiedlung").

M. Gaston JUNCK (1923)



Lorsqu'il est enrôlé de force dans l'armée allemande, ses parents lui organisent une cachette. Il est prévu qu'il déserte à son retour au Luxembourg à l'occasion du congé auquel il a droit après son instruction militaire. Mais face à l'ampleur des désertions, les Allemands se mettent à interdire ce congé aux Luxembourgeois. Junck est directement envoyé au front russe. Comme il n'a pas l'intention de se battre pour les Allemands, il prend le risque de désertir en rejoignant les lignes russes. Après un service de plusieurs mois dans l'Armée Rouge et une hospitalisation, il atterrit finalement comme prisonnier de guerre au camp de Tambow. Grâce à son engagement dans l'armée russe, il sera libéré dès la capitulation allemande en mai 1945 et ramènera au Luxembourg la longue liste des prisonniers luxembourgeois encore internés à Tambow à l'insu des autorités luxembourgeoises.

M. Pierre KERGEN (1919)



Membre du groupe de résistance L.P.L., il s'occupe dès la fin 1942 de la prise en charge des déserteurs. A la ferme de ses parents, il aménage deux cachettes spéciales appelées 'bunkers', l'une sous le four à pain, l'autre sous la paille dans la grange. Avec la complicité de connaissances et d'autres résistants, il finit par gérer tout un réseau de cachettes s'étendant sur plusieurs villages. Il se spécialise ensuite dans une activité à haut risque: les passages clandestins de la frontière belge, qui se font de nuit et en défilant les patrouilles allemandes. L'idée est d'évacuer les fugitifs au fur et à mesure pour faire de la place pour d'autres déserteurs. Les réfugiés luxembourgeois se cachent dans les forêts ardennaises, souvent après avoir rejoint les combattants clandestins du Maquis belge.

M. Nicolas KOOB (1928)



Suite à la désertion de ses deux frères aînés, il est déplacé de force vers l'Allemagne orientale (Silésie) avec l'ensemble de sa famille. Malgré son jeune âge, il se souvient de la manière dont les Allemands les ont traités, tout comme de la vie quotidienne dans les camps des « déplacés de force » (Eingeziedelt). Il parle notamment des transferts à intervalles réguliers vers toujours d'autres lieux et camps, les Allemands tentant d'éviter que les Luxembourgeois déplacés aient trop de contacts entre eux.

Mme. Margot KREMER-ENGEL (1922)



Elle se souvient des débuts de la germanisation forcée: le changement des noms français en noms allemands (les prénoms, les noms de rues, etc.), les incitations permanentes à rejoindre la Hitlerjugend (pour les jeunes) et la VdB (pour les fonctionnaires). Son mari travaille à l'usine de Schiffange et participe à la grève de 1942. Par la suite, son mari sera déporté au camp SS de Hinzert tandis qu'elle tentera de survivre tant bien que mal en se tenant à l'écart.

Mme. Berthe LINSTER



Son frère aîné est engagé dans la Résistance et la famille entière finit par se dévouer corps et âme à la lutte anti-nazie. Leur ferme devient un refuge pour les déserteurs de l'armée allemande. Elle se souvient des problèmes posés par le ravitaillement des onze fugitifs finalement cachés dans leur grange et parle des mesures de discrétion et de vigilance que tous les membres de la famille devaient respecter d'une manière scrupuleuse. Elle évoque la Libération et la fin tant attendue d'une vie sous la pression et le danger permanents.

M. Paul MARGUE (1923)



Fils du ministre Nicolas Margue, qui, contrairement aux autres membres du gouvernement, ne réussit plus à quitter le pays avec sa famille à l'aube du 10 mai. Partis en retard, ils seront en effet refoulés à la frontière belge. Par la suite, Paul Margue est renvoyé du lycée pour avoir refusé d'entrer dans les Jeunesses Hitlériennes. Il doit ensuite faire son RAD qui l'amène notamment jusqu'en Grèce. En septembre 1942, les Margue, jugés anti-allemands, sont parmi les premières familles à être déplacées de force vers l'Allemagne orientale. Ils resteront en Allemagne jusqu'à la fin de la guerre.

M. Ady MERGEN (1925)



Enrôlé de force, il passe son instruction militaire en Autriche, puis revient au Luxembourg pour quelques jours avant le départ fatidique pour l'armée et le front. Grâce à sa voisine qui a des contacts avec la Résistance, Mergen se décide pour la désertion. Une nuit, des résistants l'amènent discrètement au "Hondsbësch" à Niederkorn. Cette exploitation minière est toujours en fonction, mais les mineurs ne viennent y travailler qu'en journée. Dans une partie abandonnée de la mine, le groupe L.R.L. a aménagé une grande cache qui finira par compter 122 déserteurs. Mergen reste ici pendant neuf mois sans jamais sortir. Il parle de l'incroyable

organisation logistique nécessaire pour nourrir clandestinement les fugitifs, mais aussi des tensions, des peurs et d'une vie quotidienne peu banale dans l'obscurité et le silence.

M. Jos MEUNIER (1917)



Il travaille au laboratoire d'analyses de l'usine sidérurgique de Differdange. Ancien scout (les nazis ont dissous les associations qui refusent de se conformer à leurs règles) et membre du groupe L.F.K. (« Lëtzebuerger Fräiheitskämpfer »), il fait partie des 300 résistants que la Gestapo arrête dans une action d'éclat en novembre 1941, et cela suite à une trahison. Il est d'abord emprisonné au Grund, puis transféré au camp SS de Hinzert où il est maltraité pendant les interrogatoires. En février 1944, il se retrouve sur une liste de 50 résistants luxembourgeois qui doivent être exécutés à titre de représailles. Finalement, les nazis ne fusilleront que la moitié d'entre eux et Meunier aura la chance de se trouver dans le groupe des survivants. Plus tard, il réussit à s'échapper d'une base aérienne à laquelle il avait été affecté pour des travaux.

M. Julien MEYER (1923)



Il se souvient des mesures qui frappent la communauté juive au Luxembourg dès l'instauration de l'administration civile: les Juifs perdent leur travail, leurs comptes en banque sont bloqués et leurs biens confisqués. Ayant perdu son emploi au magasin de textile de son père, Meyer travaille alors comme secrétaire au Consistoire israélite. Il participe à l'organisation de convois (bus et train) qui amènent les Juifs du Luxembourg en France et en Belgique, parfois jusqu'au Portugal. S'il évoque le fait que le parti cléricale a contribué dans les années 30 à propager au Luxembourg un certain antisémitisme religieux, il précise aussi que de nombreux Luxembourgeois ont aidé les Juifs persécutés pendant l'Occupation. Lorsque dans le courant de 1941, les pressions des nazis sur les Juifs se font plus menaçantes, la famille Meyer décide de quitter le pays. Ils se réfugieront dans le Sud de la France, où Meyer finira par s'engager dans un groupe de l'Armée secrète, une organisation du Maquis français.

M. Aloyse SCHILTZ (1918)



Ancien membre des scouts interdits par les nazis, il s'engage dès le départ du côté de la Résistance. Lorsqu'il se retrouve dans le collimateur de la Gestapo, il décide de quitter le pays avec l'aide du passeur Albert Ungeheuer. Transitant par la France, l'Espagne et le Portugal, il atteint Londres où il s'engage dans l'armée du Général de Gaulle, les "Cadets de la France libre". Après une intense instruction militaire, il est parachuté dans les Ardennes françaises pour aider les Maquisards à combattre les Allemands. Schiltz se retrouve finalement parmi les soldats américains qui libèrent Luxembourg-Ville le 10 septembre 1944. Par la suite, il deviendra commandant de la Garde grand-ducale et sera chargé de diriger les pelotons d'exécution des collaborateurs luxembourgeois condamnés à mort.

M. Josy SCHLANG (1924)



En tant que Juif, il perd son emploi de coiffeur dès l'instauration de l'administration civile. Comme beaucoup d'autres Juifs, ses parents n'ont aucune conscience du danger auquel ils sont exposés. Fin 1941, la famille est déportée vers le ghetto de Lodz (Litzmannstadt) à l'Est. C'est ici que Josy Schlang verra pour la dernière fois ses proches. Il est transféré au camp d'extermination d'Auschwitz où il survit grâce à son jeune âge et la robustesse de sa santé. A l'approche des troupes russes, le camp est abandonné par les nazis et les prisonniers sont amenés à Mauthausen en Autriche au cours de la tristement célèbre "marche de la mort" qui coûtera la vie à des centaines de détenus. Après l'horreur qu'était Auschwitz, Mauthausen sera encore pire. C'est ici que Schlang, unique survivant de sa famille, sera libéré par les Américains en mai 1945.

Mme. Hélène SCHMITT-FLAMMANG (1925)



Elle fréquente le Lycée des Filles à Esch/Alzette. Le français est éliminé de l'enseignement et le 3e Reich est glorifié dans le cours d'histoire. Elle se souvient les pressions que subissent tant les élèves que les enseignants. Comme la plupart des autres élèves, elle s'inscrit avec l'accord de ses parents dans le "Bund deutscher Mädel" (BdM), l'équivalent des Jeunesses Hitlériennes pour les filles. Les nazis ont en effet décrété que tous ceux qui ne rejoignent pas ces organisations de jeunesse seront renvoyés de l'école. C'est un choix difficile pour ceux qui tiennent à finir leurs études, surtout quand ils sont en phase finale de l'enseignement secondaire. En septembre 1942, Hélène participe au mouvement de grève: comme la plupart des élèves de son établissement, elle déserte les cours. En guise de punition, elle est envoyée avec une soixantaine d'autres filles pour trois mois au "camp d'éducation de la jeunesse" à Adenau en Allemagne. A son retour, elle est renvoyée du Lycée.

Mme. Madeleine WEIS-BAULER (1921)



Elle travaille pour le groupe de résistance L.F.K. ("Lëtzebuenger Fräiheitskämpfer"). Sa mission principale consiste à collecter de l'argent français destiné aux résistants recherchés et autres jeunes qui veulent clandestinement quitter le pays vers le Sud de la France. La seule monnaie ayant cours au Luxembourg est le Reichsmark et la fraude de devises est passible de la peine de mort. Lorsque les dirigeants du L.F.K. sont arrêtés et exécutés par les nazis, le passeur Eugène Léger propose à Madeleine de l'amener secrètement en France. Suite à une trahison, ils seront cependant tous deux retrouvés par la Gestapo et arrêtés. Mme. Weis transite par plusieurs prisons allemandes et même une usine d'armement où elle sabote les grenades qu'elle doit confectionner. Plus tard, elle est déportée au camp de concentration pour femmes de Ravensbrück et ensuite dans l'enfer du camp de Bergen-Belsen où elle sera libérée par les Anglais.

4- Interview avec le réalisateur Claude Lahr

Pourquoi ce film ?

L'envie de traiter l'histoire du Luxembourg sous l'Occupation allemande dans un film documentaire a commencé à germer lorsque, à la fin des années 90, je travaillais sur la réalisation de *Stol - Un siècle d'histoire sociale et industrielle dans le Bassin minier luxembourgeois*. Les recherches menées pour ce film s'apparentaient pour moi à un plongeon dans l'histoire luxembourgeoise qui m'a révélé l'importance de l'Occupation allemande dans le passé récent du Grand-Duché. Quand Willy Perelsztejn, producteur de films documentaires à Bruxelles, m'a justement proposé un projet sur ces années noires marquées par le joug nazi, j'étais pour ainsi dire déjà dans les starting-blocks pour démarrer le travail. Outre l'intérêt historique que je portais à une période qui a joué comme aucune autre sur la conscience identitaire des Luxembourgeois, deux autres faits ont renforcé mes motivations. D'abord, malgré les soixante ans écoulés depuis les événements, il n'existait aucun film documentaire qui traitait tous les aspects de l'Occupation allemande, et cela de la manière la moins partisane possible et à la lumière des plus récentes recherches historiques. Il s'agissait ensuite de saisir ce qui serait peut-être la dernière occasion pour donner la parole aux survivants, à ces témoins d'époque qui se feront malheureusement de plus en plus rares dans les années à venir.

Comment s'est passé le travail sur ce film ?



Claude Lahr sur le tournage
de *Heim ins Reich*
photo: Romain Girtgen © CNA

J'avais réalisé *Stol* en renonçant délibérément à recourir à des interviews. Pour *Heim ins Reich*, nous savions que le film serait au contraire basé sur des entretiens. Les témoignages des survivants constitueraient l'ossature du récit et le fait même de donner la parole à ceux qui avaient réellement participé aux événements allait finalement représenter le principal intérêt du film. Si la préparation du film devait suivre les deux axes habituels d'un documentaire classique, la recherche des témoins et la recherche des images d'archives, il était évident que la première tâche allait être la plus ardue et la plus coûteuse en temps.

On n'aborde évidemment pas une personne de 80 ans comme on aborderait pour une interview un historien ou un homme politique. Il fallait procéder avec tact et bien faire comprendre à mes interlocuteurs tant l'importance des enjeux que le caractère sérieux de notre entreprise. Il fallait surtout gagner leur confiance. Pour trouver des témoins potentiels, je suis d'abord parti des renseignements fournis par des associations comme les Amicales des divers camps de concentration, la Ligue des prisonniers politiques et déportés, la Fédération des enrôlés de force. Le Centre de documentation et de recherche sur la résistance a été d'un précieux concours notamment pour retrouver les anciens résistants. D'autres informations m'ont été

données par des historiens, des connaissances, des témoins déjà contactés. J'ai finalement eu des entretiens avec une soixantaine de personnes parmi lesquelles 26 ont été retenues pour les interviews. Les interviews ont été tournées en 4 étapes successives, chaque fois interrompues par une nouvelle recherche de ma part. La recherche des témoins et le tournage des interviews se sont étalés sur 3 ans.

Quelles ont été les principales difficultés rencontrées ?



Sur le tournage de
la séquence du train
photo: Romain Girtgen © CNA

Tout le monde m'avait mis en garde: Attention, interviewer des vieilles personnes, surtout des Luxembourgeois méfiants par nature, sur un sujet qui reste délicat malgré le temps passé, ça ne va rien donner ... ». Le contraire fut le cas. Dès les premiers tournages, on a dû se faire à l'idée que les gens avaient un besoin énorme de raconter leurs souvenirs et qu'ils tenaient à le faire avec un étonnant souci du détail. Il n'était pas rare que les interviews résultent en 3 heures d'enregistrement et plus. Cela signifiait que le défi des interviews avait été relevé avec succès et qu'une matière d'une grande richesse serait disponible pour la confection du film. Mais ce succès s'est ensuite retourné contre la production, car on s'est retrouvé en salle de montage avec plus de 80 heures de témoignages dans lesquels il fallait mettre de l'ordre et tenter par sélections successives d'en réaliser un concentré de 2 heures. Ce fut un travail à la fois lourd et fascinant, une confrontation permanente avec le vécu parfois incroyable de tant de gens aux itinéraires différents. Vu la quantité et la durée des témoignages à gérer, cette première étape du montage a pris beaucoup plus de temps que prévu.

La durée de toute l'entreprise était d'ailleurs une difficulté en soi. Après avoir passé des semaines à monter les interviews, il fallait insérer les films d'archives, puis choisir et filmer les photographies que nous voulions utiliser dans le film. Sur les 4 années qui se sont écoulées entre le début des tournages d'interviews et la fin du montage, ne pas perdre courage en cours de route ne fut pas facile tous les jours.

Qu'est-ce qui vous a le plus touché ou étonné durant ce travail ?

Mes émotions les plus fortes sont liées aux contacts avec les témoins d'époque. Leur franchise, leur volonté de partage, l'énergie qu'ils mettaient à jour pour faire part de leur vécu m'ont profondément touché à chaque nouvelle rencontre. Je remercie ces interlocuteurs extraordinaires de m'avoir fait entrer dans un univers qui date de 60 ans et qui porte souvent en lui le souvenir d'une douleur difficile à exprimer. Chacune des personnes que j'ai côtoyées a connu une destinée unique, un itinéraire différent de celui de toutes les autres, mais presque toujours, ce parcours est aussi lié à des événements tragiques qui défient les limites de la résistance humaine à la souffrance. Plonger dans une période marquée par tant de drames et d'injustices est finalement devenu une expérience humaine très enrichissante, une incitation à réfléchir à ma propre vie, une leçon d'humilité. Une leçon de respect aussi, face à

ceux qui ont risqué leurs vies pour un idéal de liberté et au nom de la solidarité avec leurs concitoyens.

Une surprise agréable est venue des images d'archives, plus précisément des films d'archives, et cela grâce à la collection des films d'amateur du CNA. Les nazis n'avaient pas été très friands de reportages sur la province luxembourgeoise et nous avons récupéré dans les archives allemandes les quelques rares actualités d'époque qui concernaient directement le Luxembourg. Je m'étais déjà fait à l'idée de disposer de peu de films d'archives pour le montage, lorsque les fonds du CNA se sont révélés contenir une multitude de films d'amateur datant de l'époque.

L'utilisation de ces films a permis en partie de combler l'absence de reportages professionnels.

Pourquoi avez-vous décidé d'intégrer des scènes reconstituées ?



Claude Lahr dirigeant
le "Gauleiter" durant le tournage
photo: Romain Girtgen © CNA

L'une des difficultés du film résidait dans le fait que les images d'archives ne permettaient pas d'illustrer tous les thèmes qu'il fallait pourtant aborder. Ainsi, il est normal que les activités clandestines et souvent nocturnes de la Résistance ne soient pas documentées par des images. Pour résoudre ce problème, j'avais pensé dès le début de la production à un complément d'images contemporaines de deux sortes. D'une part, des images de lieux à caractère symbolique: la Villa Pauly, siège de la Gestapo, pour la répression de la Résistance, le monastère de Cinqfontaines pour la persécution des Juifs, des paysages de l'Oesling pour les déserteurs cachés, etc. D'autre part, nous avons également tourné des « reconstitutions », dont la principale concernait le bureau imaginaire du Gauleiter Gustav Simon incarné pour la cause par un comédien. Le Gauleiter étant un personnage-clé pour la compréhension du récit, je souhaitais en faire un fil conducteur formel à travers le film. Nous avons reconstitué le bureau dans une salle du Cercle municipal dont le décor se prêtait au contexte. Nous avons également tourné des séquences extérieures et intérieures de nuit pour illustrer certains aspects de la Résistance et pallier ainsi l'absence d'images d'archives.

Y-a-t-il des sujets liés à l'Occupation qui ne sont pas traités dans le film?

Certains sujets qui ne sont pas traités dans le film ont été délibérément omis pour des raisons de redondance ou parce qu'ils n'étaient pas indispensables à la compréhension. Ainsi, le film ne parle pas du service obligatoire de travail (RAD - Reichsarbeitsdienst) qui préfigure en quelque sorte l'enrôlement de force. Pour des raisons de durée, nous n'avons pas non plus pu évoquer le destin de la Compagnie des Volontaires, cette « armée » luxembourgeoise à laquelle les nazis infligèrent une destinée des plus dramatiques. Ces sujets seront cependant traités dans les bonus qui seront disponibles sur le DVD.

D'autres thèmes comme le rôle et les activités des enrôlés volontaires dans l'armée allemande ou dans les SS n'ont pas été traités parce que la recherche historique est encore en cours ou vient à peine de commencer.

Enfin, il existe aussi des sujets qui, bien que déjà un peu mieux recherchés, sont très difficiles à traiter dans un documentaire, faute d'images d'archives ou de personnes prêtes à témoigner. C'est notamment le cas de tout ce qui touche à la collaboration qui est traitée dans le film mais de façon assez condensée et surtout à travers les témoignages des 'victimes' des collaborateurs.

Reste-t-il des sujets tabous concernant l'Occupation ?

Je ne pense pas avoir été frappé par un sujet vraiment « tabou » au cours des entretiens ou des interviews, si ce n'est la retenue occasionnelle et la pudeur face à des souvenirs particulièrement douloureux. La plupart de mes interlocuteurs m'ont plutôt étonné par leur franchise et leur façon d'aborder les choses sans détours. Mais je dirais que chez de nombreuses personnes, il subsiste des rancœurs et des sentiments de déception. On rentre ici dans des histoires très personnelles. Les domaines sensibles concernés par ces rancœurs sont par exemple (encore et toujours) l'attitude du gouvernement en exil fortement critiqué par beaucoup de déportés politiques, les relations conflictuelles entre résistants et enrôlés de force, mais aussi entre les résistants eux-mêmes (qui a trahi ? qui a retourné sa veste au gré du vent ? qui collectionne les médailles et n'était pourtant qu'un résistant d'opérette ?), et finalement la collaboration (notamment lorsque aux yeux de certains, des collaborateurs n'ont pas été ou très peu sanctionnés pour leurs méfaits).

Qu'apporte aujourd'hui ce film à la compréhension de cette période de notre histoire?



Claude Lahr et son directeur de la photo
Stéphane Patti sur le tournage
devant la Villa Pauly
photo: Romain Girtgen © CNA

On a beaucoup parlé à la fois des intérêts et des limites de ce qu'on appelle l'histoire orale, c'est-à-dire l'apport de témoignages personnels à la recherche historique.

C'est aux historiens d'analyser le pour et le contre de la démarche. Le film documentaire a besoin de ces témoignages et il en vit. En retour, il permet de raconter une histoire en la recomposant tel un puzzle à travers une multitude de points de vues et de destinées individuelles. Je pense que les interviews apportent une dimension « de vérité » au film, une charge émotionnelle aussi, et que cela permet de focaliser l'intérêt du spectateur. Je pense aussi qu'on a peu l'habitude de voir dans des films luxembourgeois des témoignages aussi poignants, aussi justes. Etant donné que l'histoire du Luxembourg sous l'Occupation allemande reste largement méconnue de nos jours, tant au Grand-Duché même qu'à l'étranger, il est urgent de remettre en lumière toutes les nuances de cette période capitale de notre passé.

Mais au-delà du propos purement historique et local, Heim ins Reich parle également d'un thème plus universel: celui de la soumission d'un peuple par un autre et de la résistance à un régime totalitaire.

5 – Fiche technique

Claude Lahr (scénario et réalisation)

Diplômé de l'Institut national supérieur des Arts du Spectacle (INSAS) à Bruxelles (section 'Réalisation et Production cinéma/tv), Claude Lahr travaille en tant qu'assistant-réalisateur et directeur de production sur de nombreux spots publicitaires et films en France et Belgique.



Claude Lahr et le directeur de la photo
Stéphane Patti (à la caméra)
photo: Romain Girtgen © CNA

En tant que réalisateur:

1997 : *Les industries de l'eau* (10 min.)

pour le pavillon luxembourgeois à l'expo Lisboa 1998
(Centre national de l'audiovisuel)

1998 : *Stol* (76 min.)

(Samsa Film, Centre national de l'audiovisuel, CLT-UFA)

1998 : *Habiter sur le Plateau de Kirchberg* (6 min.)

(Fonds d'Urbanisation et d'Aménagement du plateau de Kirchberg, Concept Factory, Arthésia)

1999 : *Portrait d'artiste : Moritz Ney* (17 min.)

(Samsa Film)

2001 : *Les routes du thé* (30 min.)

(ARTE France, Les Films de la Mémoire, La Huit Production)

Prix Images d'argent dans la catégorie "Métiers", Festival de Pézenas (Octobre 2001)

2004 : *Heim ins Reich – L'échec d'une annexion* (120 min.)

(Nowhere Land Production, Centre national de l'audiovisuel, Films de la Mémoire)

diverses réalisations publicitaires : Déi Gréng (campagne électorale), Académie internationale des Arts et Collections, Postes et télécommunications, Armée luxembourgeoise

Willy Perelsztejn (production) – Nowhere Land Productions / Les Films de la Mémoire

Fondateur et administrateur des Films de la Mémoire asbl. Fondateur et gérant de Nowhere Land Productions sàrl, filiale luxembourgeoise des Films de la Mémoire.

Willy Perelsztejn commence sa carrière comme conseiller juridique et fiscal, notamment de Kredietrust S.A., puis se reconvertis dans le cinéma.

En 1993, il participe au programme d'EAVE (Entrepreneurs de l'Audiovisuel européen). Depuis 1997, il est membre du Conseil Supérieur de l'Audiovisuel de la Communauté française de Belgique et depuis 1998, il remplit les fonctions de président de l'ARPF (Association des Réalisateur Producteurs de Films) en Belgique.

Productions :

1990 : *Survivre à Shanghai* (Réal : Diane Perelsztejn) (Prix de la Ville de Strasbourg & Prix des Universités, 19e Festival du film de Strasbourg, Institut international des Droits de l'Homme, 1991) - 1994 : *L'espoir pour mémoire* (Réal : Jorge Amat) - 1995 : *Rhodes Nostalgie* La bande dessinée a 100 ans (Réal : Diane Perelsztejn) (Grand Prix pédagogique, XXIème Festival international du Film d'art et pédagogique, Maison de l'Unesco, Paris) - 1996 : *Chocolat mon amour* (Réal : Christophe Fraipont) - 1998 : *D'Auschwitz à Jérusalem* (Réal : Michel Mees) (Grand Prix historique au XXIIe Festival international du Film d'art et pédagogique, Maison de l'Unesco, Paris) - 2001 : *Robert Fortune, le voleur de thé* (Réal : Diane Perelsztejn) - 2001 : *La mission de Victor Martin* (Réal : Didier Roten) – 2004 : *Heim ins Reich* (Réal : Claude Lahr)

Joy Hoffmann (production)

Professeur d'anglais, mais aussi animateur du Ciné-Club 80, puis cofondateur du ciné Utopia et de Utopia SA, critique de cinéma dans l'émission télévisée 'Zinemag' Joy Hoffmann abandonne l'enseignement en 1990 pour travailler à temps plein comme responsable du département film au CNA. Dans le cadre de ce travail, il est entre autres en charge de la production des films documentaires et de l'édition de livres sur le cinéma.

Productions:

1992 : *De Stau* (Réal : Anne Diederich) – 1992 : *D'Päerdscoursen zu Dikkrech* (Réal : Bernie Zeches) - 1993 : *Biller aus enger onroueger Zäit* (Réal : Bernie Zeches) - 1995 : *Sentimental Journey* (Réal : Geneviève Mersch) – 1995 : *Eng Kinnigin an der Kathedral* (Réal : Tom Alesch) - 1996 : *Iwwer an eriwwer* (Au milieu coule une frontière) (Réal : Geneviève Mersch) – 1997 : *Vu Feier an Eisen (de fer et de feu)* (Restauration) – 1998 : *lechternach am Spigel vun 100 Joër Archivfilmer* (Réal : Bern Thill, Stéphane Caboche) – 2001 : *Ech war am Congo* (Ma vie au Congo) (Réal : Paul Kieffer) – 2001 : *Histoire(s) de Jeunesse(s)* (Réal : Anne Schroeder) – 2002 : *D'Lëtzebuerger am Tour de France* (Réal : Paul Kieffer) – 2003: *Ons Arméi* (Réal: Cathy Richard et Tom Alesch) - 2004 : *Heim ins Reich* (Réal : Claude Lahr) – 2004 : *René Deltgen, der sanfte Rebell* (Réal : Michael Wenk)

Edition de livres:

1995 : *Germaine Damar, ein luxemburger Star im deutschen Kino der 50er Jahre*, Centre national de l'audiovisuel

2003 : *René Deltgen – eine Schauspielkarriere*, Centre national de l'audiovisuel

Viviane Thill (production)



Tournage devant la plaque commémorative
de la Villa Pauly
photo: Romain Girtgen © CNA

Traductrice de formation, Viviane Thill est employée au Centre national de l'audiovisuel depuis 1996. Critique de cinéma (Le Jeudi, Forum, Zinomag), co-auteur d'un livre sur Oliver Stone (éd. Rivages, 1996) et auteur d'un scénario adapté du roman *Perl oder Pica* de Jhemp Hoscheit, elle est responsable au CNA de la documentation, de la base de données film et de la collection de films amateurs et collabore à la production des documentaires et à l'édition de livres du CNA.

Productions :

1997 : *Vu Feier an Eisen (de fer et de feu)* (Restauration) – 1998 : *lechternach am Spigel vun 100 Joër Archivfilmer* (Réal : Bern Thill, Stéphane Caboche) – 2001 : *Ech war am Congo* (Ma vie au Congo) (Réal : Paul Kieffer) – 2001 : *Histoire(s) de Jeunesse(s)* (Réal : Anne Schroeder) – 2002 : *D'Lëtzebuerger am Tour de France* (Réal : Paul Kieffer) – 2003 : *Ons Arméi* (Réal: Cathy Richard et Tom Alesch) 2003 : *Tony Rollman, une aventure européenne* (Réal : Delphine Kiefer)

Edition de livres:

1995 : *Germaine Damar, ein luxemburger Star im deutschen Kino der 50er Jahre*, Centre national de l'audiovisuel
2003 : *René Deltgen – eine Schauspielerkarriere*, Centre national de l'audiovisuel

Stéphane Patti (image)

Stéphane Patti vit et travaille à Paris. Il est diplômé de l'Ecole Nationale Supérieure Louis Lumière, section Image, et possède un BTS en électrotechnique. Depuis 1994, il a travaillé sur de nombreuses productions en France et en Belgique, comme électricien ou assistant opérateur, puis comme chef opérateur.

>Ses dernières collaborations sont : *Heim ins Reich* (Real: Claude Lahr, 2004) ; *Marco* (Long métrage de Rainer Oldendorf), *L'amour étranger* (long métrage de Patrick Rulfo). En documentaires, il a travaillé sur *Robert Fortune, le voleur de thé* (Real: Diane Perelsztejn 2002), *Les routes du thé* (Real: Claude Lahr 2002), *La mission de Victor Martin* (Real: Didier Roten 2001), *Bakary et les autres* (Réal: Corine Garfin) et *Nocturne* (Real: Chris Morin). Outre des documentaires et des longs métrages, il a collaboré à quelques courts métrages, de nombreux clips, musicaux et publicitaires.

Thierry Faber (montage)

Après une licence d'histoire et un DEUG d'Histoire de l'Art, Thierry Faber poursuit ses études en section Montage-Multimédia à Institut des Arts de Diffusion, Louvain-la-Neuve. Travail sur des spots publicitaires (Mobilité.lu, Valorlux, Volvo), films pédagogiques (Da Lass), Making of (Troublemaker), etc. Nombreuses prestations pour RTL Télé Lëtzebuerg, habillage et génériques pour Tango TV. En 2003, Thierry Faber a remporté le Prix de la meilleure contribution technique au Lëtzebuenger Filmpräis.

en post-production:

Doheem (Réal: Christophe Wagner) – *Les maîtres du vent* (L'orgue de Dudelange)
(Réal: Claude Lahr) – *Le Manie-Tout* (Réal: Georges Le Piouffle)

Carlo Thoss (son)



Tournage du film *Heim ins Reich*
photo: Romain Girtgen © CNA

Etudes supérieures à l'Institut des Arts de la diffusion (IAD) à Louvain.

Films (Sélection):

1999 : *Une liaison pornographique* (Réal: : Frédéric Fonteyne) - 1999 : *Jaime* (Réal: : Antonio Pedro Vasconcelos) - 2000 : *Shadow of a Vampire* (Réal: : Elias Merhige) - 2003 : *Girl with a Pearl Earring* (Réal: : Peter Webber) - 2003 : *Im Anfang war der Blick* (Réal: : Bady Minck) - 2003 : *J'ai toujours voulu être une sainte* (Réal: : Geneviève Mersch) - 2004 : *La femme de Gilles* (Réal: : Frédéric Fonteyne)

Philippe Vandendriessche (son)

Films (sélection):

1985: *Permeke* (90 min.) (Réal: : Henri Storck) - 1992 : *Servaisgraphia* (Réal: Benoît Peeters) - 1994 : *Taxandria* (Réal: : Raoul Servais) - 1994 : *Le pendule de Madame Foucault* (Réal: J-M Vervoort) - 1997 : *Des heures sans sommeil* (Réal: Ursula Meier) - 1999 : *Echo* (Réal: : Frédéric Roullier-Gal) - 2000 : *Bzz* (Réal: Benoît Feroumont) (Sélection officielle au festival de Cannes, Grand Prix du Festival d'Annecy) - 2000 : *Tous à table* (Réal: : Ursula Meier) (Prix du Public à Clermont-Ferrand) - 2000 : *L'amour en suspens* (Réal: : Herman Van Eyken) - 2001 : *Le vélo de Ghislain Lambert* (Réal: : Philippe Harel) – 2004 : *Heim ins Reich* (Réal: Claude Lahr)

Philippe Kohn (son)

Après des études à l'Institut des Arts de la Diffusion, Philippe Kohn travaille en tant que perchman sur de plusieurs longs métrages au Luxembourg comme *J'ai toujours voulu être une sainte* (2002) de Geneviève Mersch, *Twin Sisters* (2003) de Ben Sombogaart et *La femme de Gilles* (2004) de Frédéric Fonteyne.

En tant qu'ingénieur du son :

1999 : *D'Tata Ännchen* (Réal: : Tom Alesch) - 2000 : *Electric Theatre* (Réal: : Andy Bausch) - 2001 : *Histoire(s) de jeunesse(s)* (Réal: : Anne Schroeder) - 2002 : *Le club des chômeurs* (Réal: : Andy Bausch) - 2004 : *Heim ins Reich* (Réal: : Claude Lahr)

Philippe Mergen (son)

Ingénieur du son formé à l'Institut des Arts de Diffusion à Louvain, détenteur d'un master 'Music Technology' de l'Université de York en Grande-Bretagne, Philippe Mergen a réalisé des bandes sonores pour l'habillage d'antenne d'une chaîne de télévision, réalisé des productions musicales et concerts live comme membre de différents groupes musicaux et composé la musique de courts métrages. Il est responsable du département son au Centre national de l'audiovisuel depuis 2003.

Productions:

2003 : *Paul Sontag – Historesch Opnamen aus de Joren 1945-1966* (Centre national de l'audiovisuel)

En préparation :

Jean-Pierre Kemmer (Centre national de l'audiovisuel) - *Léon Moulin* (Centre national de l'audiovisuel)

En tant qu'ingénieur du son :

2003 : CD Audio *Ons Arméi* (Centre national de l'audiovisuel) - *Tony Rollman, une aventure européenne* (Réal : Delphine Kiefer) - 2004: *René Deltgen, der sanfte Rebell* (Réal: Michael Wenk) - 2004: *Heim ins Reich* (Réal: Claude Lahr)

Lingo (musique)

Lingo se compose d'André Dziezuk (composition, programmation, synthétiseurs, saxophone, hautbois) et de Marc Mergen (composition, programmation, synthétiseurs, guitare, basse).

André Dziezuk commence très jeune l'apprentissage de la musique et se forme à la scène dans l'orchestre de bal de son père. Il fait des études classiques au conservatoire de Metz (hautbois, musique de chambre) où il obtient plusieurs premiers prix et effectue parallèlement des études à la Faculté de Lettres de Metz, obtient une licence et un CAPES de musicologie et devient professeur certifié en 1990. Intéressé par toutes les formes de musique, il s'initie au Jazz et se prend de passion pour le saxophone. Après avoir participé à l'aventure « Pazpatu » et « Muspili » aux côtés de Sascha Ley, il fonde le groupe LINGO avec le guitariste Marc Mergen. Il co-dirige pour les Editions Fuzeau (www.fuzeau.com), spécialistes en pédagogie musicale, plusieurs collections centrées sur la flûte à bec et travaille

actuellement à la rédaction d'un ouvrage sur les musiques actuelles avec le journaliste Ariel Kyrou.

Marc Mergen commence à jouer de la guitare à l'âge de 14 ans et fait ses premières expériences musicales dans des groupes de différents styles. Son intérêt pour l'électronique et l'informatique lui révèle les possibilités des synthétiseurs et de l'ordinateur pour la création musicale. Sans négliger la guitare, il commence à utiliser le synthétiseur qui lui permet de découvrir de nouvelles possibilités sonores. A vingt ans, il entame des études de jazz, d'abord dans des ateliers, puis au Conservatoire de la Ville de Luxembourg où il fréquente les cours d'harmonie et de guitare jazz. Depuis, il a travaillé entre autres avec André Mergenthaler, Gast Waltzing, Michel Pilz et Luciano Pagliarini. Après 6 années de collaboration avec la chanteuse Sacha Ley (« Pazpatu » et « Muspili Quintet »), il crée le groupe LINGO avec le saxophoniste André Dziezuk. Il travaille dans les domaines du son, de la composition et de la programmation multimédia pour des projets pédagogiques réalisés par le Centre de Technologie de l'Education.

1999 : composition de la bande originale de *Une liaison pornographique* (Réal: : Frédéric Fonteyne) - 1999 : composition d'un ballet pour le spectacle *Mir maachen d'Bréck* de Jemp Schuster - 2000 : composition de la bande originale du spectacle multimédia *Liichtjoren* produit par le Centre national de l'audiovisuel - 2001 : musique pour un spot de l'Armée luxembourgeoise - 2002 : musique du film de présentation du Grand-Duché à l'occasion du grand départ du Tour de France à Luxembourg - 2002-2003 : Musique pour les documentaires d'archives *Les funérailles d'Emile Mayrisch* (1928) et *Contrôle du marché* (1938) – composition de la bande originale de *Heim ins Reich* (Réal: : Claude Lahr) - 2004 : composition de la bande originale de *René Deltgen, der sanfte Rebell* (Réal: : Michael Wenk)



Le bureau du Gauleiter (qui se trouvait dans le bâtiment de l'Arbed)
a été reconstitué dans une pièce du Cercle municipal
photo: Romain Girtgen © CNA

Raoul Nadalet (mixage)

Musicien à la base, Robert Nadalet se dévoue depuis 1989 à tout ce qui concerne la création et la composition dans le domaine audiovisuel: Images, couleurs, sons,

musiques. Il crée la société *espera productions* qui permet aux producteurs du monde audiovisuel de traiter la postproduction d'un projet de A à Z.

En tant que monteur/mixeur :

Carreaux de mine (Réal : Anne Schroeder) - *Rockin' warriors* (Réal : Andy Bausch) - *If not, why not* (Réal : Dan Wiroth) - *Black Spring - Ons Arméi* (Réal : Cathy Richard et Tom Alesch) – *Monsieur Warum* (Réal : Andy Bausch)

En tant que réalisateur : 11 clips de présentation VJ's pour lancement TangoTV, Divers publicités comme Ministère de la Promotion Féminine / Le Foyer, Film de présentation Kannerhaus Jean, La musique romaine (Sites et Monuments / Musée romain à Echternach)

En tant qu'arrangeur : Publicités BCEE – Maggi – Cynar – Maastricht – Domaine Thermal Mondorf – Rosport – Le Foyer ; films institutionnels : Mauritius Freeport – Johansson – Paul Wurth

Paul Dostert (conseiller historique)

Après des études universitaires en histoire et littérature anglaise, Paul Dostert rédige le mémoire scientifique de son stage pédagogique sur le thème "Die Volksdeutsche Bewegung in Luxemburg während der nationalsozialistischen Besetzung. Ihre Entstehungsgeschichte und Entwicklung" (non publié). Suivent plusieurs années d'enseignement au Lycée technique d'Esch/Alzette et au Lycée de Garçons à Luxembourg et un doctorat dont la dissertation a pour titre "Luxemburg zwischen Selbstbehauptung und nationaler Selbstaufgabe. Die deutsche Besatzungspolitik und die Volksdeutsche Bewegung 1940-1945", publié en 1985 à Luxembourg, ISP, (épuisé). En 1997, il est mis à la disposition du Ministère d'Etat avec pour mission de transformer les archives et la bibliothèque du Conseil national de la Résistance en Centre de documentation et de recherche sur la Résistance dont il est le directeur depuis 2003.

Depuis l'année académique 1999/2000, Paul Dostert est également Assistant Professeur à l'Université de Luxembourg où il tient des séminaires sur différents aspects de la seconde guerre mondiale.

Depuis 1990 : membre effectif et depuis 1999 bibliothèque adjoint de l'Institut grand-ducal de Luxembourg, Section historique.

De 1989 à 1992 : Collaborateur scientifique du Centre d'études et de documentation historique des Archives nationales (classement et inventaire du fonds: Chef der Zivilverwaltung)

2001 : Président de la Commission spéciale sur la spoliation des biens juifs au Luxembourg pendant les années de guerre.

2003 : Chef de la délégation luxembourgeoise à la "Task Force for International Cooperation on Holocaust Education Remembrance and Research"

2003-2005 : Coordinateur des commémorations pour le 60e anniversaire de la Libération du Luxembourg, de la Bataille des Ardennes et de la Fin de la guerre. Projet de recherche: La Résistance luxembourgeoise pendant la deuxième guerre mondiale (MEN/CUL/92/07). (Rédaction et publication restent à faire.)

2004: collaboration en tant que conseiller historique sur *Heim ins Reich*.

Paul Feltes (conseiller historique)

Après une maîtrise en histoire obtenue en 1994 à l'Université des Sciences Humaines Strasbourg, Paul Feltes devient professeur d'histoire en 1997 et enseigne à partir 2004/2005 au Lycée Michel Rodange.

Publications:

1994: Mémoire de maîtrise: L'organisation judiciaire du Luxembourg au 19e siècle (publié dans la revue Hémécht en 1998)

1998: article de synthèse sur les causes de la révolution de 1848, publié dans un dossier réuni par Gilbert Trausch à l'occasion du cent-cinquantième de la Constitution de 1848

2003: livre sur l'histoire de la Cegedel et de l'électrification du pays (2003)

non publié: mémoire scientifique de fin de stage (1996): La sidérurgie luxembourgeoise dans la grande crise de 1929

en préparation: la rationalisation de l'industrie lourde dans l'entre-deux-guerres (article), le Parti Chrétien Social entre 1979 et 2004 (article)



Tournage au Cercle municipal / photo: Romain Girtgen © CNA

6 - Générique

Réalisation	Claude Lahr
Scénario	Claude Lahr, Willy Perelsztejn
sur une idée de	Willy Perelsztejn
Commentaire	Claude Lahr, Marc Limpach
Conseillers historiques	Paul Feltes, Paul Dostert
Directeur de la photo	Stéphane Patti
Son	Carlo Thoss, Philippe Kohn, Philippe Vandendriesche, Philippe Mergen
Montage	Thierry Faber
Musique	Lingo (André Dziezuk, Marc Mergen)
Montage son et mixage	Raoul Nadalet (Espera Prod.)
Témoins	Josy Fellens, Victor Fischbach, Yvonne Frisch-Urbany, Roger Gaspart, Erny Gillen, Emile Hemmen, Jos Hittesdorf, Bernard Jacobs, Michel Jans, Gaston Junck, Pierre Kergen, Nicolas Koob, Margot Kremer-Engel, Berthe Linster, Paul Margue, Ady Mergen, Jos Meunier, Julien Meyer, Aloyse Schiltz, Josy Schlang, Hélène Schmitt-Flammang, Madeleine Weis-Bauler
Commentaire luxembourgeois dit par	Marc Limpach
Commentaire anglais dit par	Mike Knight
Acteurs	Marcel Heintz, Gilles Dazzan, Pitt Max, Cliff Schmit, John Gerten, Thierry Simonelli
Assistants caméra	Claire Mathon, Nourédyne Amroun, Philippe Lussagnet
Assistants régie	Sébastien Tasch, Edie Laconi
Accesssoires et décors	Manu Demoulling, François Dickes, Christophe Peiffer, Alain Boucherie
Costumes	Aleksandra Valozic
Maquillage	Aurélie Elich
Machinerie	Jean-François Roqueplo, Temoudjine Janssens, Olivier Goelen
Cartes 2-D	Marcio Ambrosio (Triangle 7)
Etalonnage	Charles Dabé (Broadcasting Center Europe)
Direction de production	Stéphane Caboche
Direction de production Bruxelles	Gilles Coton
Télécinéma	Patrick Feuerstein, Céline Fersing
Assistance video	Michèle Olinger, Cyril Stieber, David Gomes, Jessica Schlungs

CNA	
Transcriptions interviews	Li Stoos, Marie-Josée Kodisch, Nicolas Palumbo, Stefanie Huberty, Martine Bück, Martine Wiltgen, Laura Graser
Traductions	Claude Lahr, Jean-Pierre Thilges
Affiche	Christophe Peiffer, george(s)
Recherche archives	Viviane Thill, Edie Laconi, Delphine Kiefer
Archives Films	CNA (Fonds Pierre Bertogne , Fonds Philippe Schneider, Films privés de M. Henri Clement, la famille Emeringer, M. Pierre Hary, M. Jean-Paul Hoffman, M. Alphonse Wirion) - Bundesarchiv / Transit Film GmbH - Huntley Film Archives – ECPAD – INA - Cinémathèque de la Ville de Luxembourg
Archives photo	Centre de Documentation et de Recherche sur la Résistance - Luxemburger Wort - Photothèque de la Ville de Luxembourg (Tony Krier, Batty Fischer, Nic Loutsch, Marcel Duffau, Théo Mey, Roger Weitzel, Paul Rouster, Pierre Bertogne, Armand Joseph, Marcel Schroeder, Chr. Bernard, Alain Emerling, André Schickes) – Archives Nationales Amis de l'Histoire du Roeserbann (Jean-Pierre Metz, Herbert Ahrens) - Musée National de la Résistance (Collection Conrardy, Centre Jean Kill, Henri Léger, Jules Stoffels, Marcel Klein, René Filet, Nicolas Krier) - Bibliothèque Nationale - Musée Patton (John Thurmes) - Service des Sites et Monuments Nationaux (Josef Schmithüsen) - Mémorial de la Déportation - Imedia sàrl. – Collections privées (Archives ALWERAJE, Georges Holzmacher, Robert Krantz, Marie-Madeleine Schiltges, Aimé Knepper, Jean-Rémond Klein)
Merci à	Serge Hoffmann (Archives Nationales), André Hoffmann et Fernande Schramer (Musée National de la Résistance), Carlo Foeteler (Photothèque de la Ville de Luxembourg), Romain Reinard (Luxemburger Wort), Guy de Muysen (Mémorial de la Déportation), Pia Jank (Bibliothèque Nationale), Guy Dockendorf (FONARES), Guy Daleiden (FONSPA), CFL - Gare de Bettembourg, Musée National des Mines, Administration communale de la Ville de Luxembourg, Administration communale de Rumelange, Administration communale de Differdange, Arcelor, Paul Lesch, Judith Feider, Henri Wehenkel, Alain Hoffmann, Marc Schoentgen, Jos Weirich, Max Goebel, Madeleine Reinert, Corinne Kohl, Romain Girtgen, Nelly Lefflot, Marguy Conzémus, Vera Weisgerber, Stegman Borges, Pierre-Joseph Ries, Paul Schiltz, Jeanne Petit, Béatrice Pettovich, Christiane Rausch, Annette Weber-Krier, Cabinet Felten & Associés, Maître Bernard Felten, Philippe Van Meerbeeck, Claire Colart, Yvan Sevenans, Bernard Balteau, Karine Fuks
Producteur	Willy Perelsztejn
Coproducteurs	Joy Hoffmann, Viviane Thill
Production	Nowhere Land (Luxembourg)
Coproduction	Centre national de l'audiovisuel (Luxembourg) en association avec Les Films de la Mémoire (Belgique)

avec l'aide du Fonds national de soutien à la production audiovisuelle
et de la Fondation nationale de la Résistance
avec le soutien du Programme MEDIA de l'Union européenne

© Nowhere Land Productions - Centre National de l'Audiovisuel - Les Films de la
Mémoire 2004